COMPTE-RENDU, concert. Le TOUQUET Paris-plage, le 16 août 2019. Récital Alexandre Tharaud, piano. RAVEL…



COMPTE-RENDU, concert. Le TOUQUET Paris-plage, Festival des Pianos Folies, le 16 août 2019. Récital Alexandre Tharaud, piano. GRIEG, BEETHOVEN, HAHN, RAVEL… Par notre envoyé spécial **MARCEL WEISS…** Un récital d'**Alexandre Tharaud** ressemble à une conversation entre gens de bonne compagnie. Conversation qu'il ouvre par une sobre présentation de son programme – comme toujours construit avec subtilité – et la justification de ses choix. En l'occurrence, l'envie de rassembler quatre compositeurs qu'il reconnait particulièrement adorer, en un hommage à la musique baroque, française notamment, dont il s'est montré par le passé un talentueux interprète.

Grieg en premier lieu, des extraits de sa **Suite Holberg** dans sa version pianistique originale : à la cantilène sensuelle de la Sarabande succèdent l'andante religioso de l'Air, émouvant dans sa lumineuse simplicité, et une énergique et rustique Gavotte, sur fond de vielle à roue. Première démonstration d'un art accompli de la suggestion, fait de sonorités impalpables, sans jamais forcer le trait.
En exergue de son interprétation de la **Sonate opus 110**, Alexandre Tharaud nous brosse le portrait d'un **Beethoven** affaibli par la surdité, en mal de reconnaissance – considéré quasiment par ses contemporains comme un has been – et pourtant pensant uniquement à inventer de nouvelles formes, à transcender genres et styles, tant pour le quatuor que pour un piano sublimé.

A un premier mouvement tout de légèreté , succède un allegro molto prudent aux contrastes sensiblement atténués puis un Adagio superbement phrasé, comme improvisé note à note, menant à une fugue double s’élevant majestueusement jusqu’au climax final, à l’émotion contenue. Le tout baigne dans un climat de sérénité préfigurant l’opus 111.



L’oeuvre pour piano de **Reynaldo Hahn** est décidément revenue à la mode, comme en témoignent les enregistrements récents de Bernard Paul-Reynier et de Billy Eidi du cycle du « Rossignol éperdu » dont fait partie « Versailles » : huit saynètes composées dans le domaine royal même, qui constituent, selon Alexandre Tharaud, l’hommage à un monde perdu d’un grand romantique méconnu. Comme autant de reflets de fêtes galantes chatoyants, ciselés à la manière du Ravel de Ma Mère l’Oye, qui s’assombrissent peu à peu jusqu’au dénuement désespéré des deux pièces ultimes, « Hivernale » et « Le Pèlerinage inutile », proches du climat schubertien du Leiermann du « Voyage d’Hiver ».

L’élégance et le quant-à-soi d’Alexandre Tharaud y font merveille. L’enchainement se fait naturellement avec la mélancolie fin-de-siècle du Menuet de **la Sonatine de Ravel**, succédant à un premier mouvement – Modéré – déjà baroque par ses perpétuels changements de tempo. La manière dont le pianiste semble faire naître la musique du néant est en soi déjà chose admirable.



Difficile de se contenter de la seule version piano pour restituer la frénésie de **la Valse** ravélienne. A l'instar d'un Glenn Gould ou d'un Roger Muraro, Alexandre Tharaud nous propose sa propre transcription, enrichie de la version pour deux pianos et de l'originale pour orchestre. Dès l'entame de la pièce, comme sortie des ténèbres, le climat angoissant installé présage de la fin apocalyptique d'une valse-hésitation entre ivresse et inquiétude morbide, magistralement conduite avec une science du rythme et du legato sans pareil.
Alexandre Tharaud retrouve sa sérénité et affiche une jubilation communicative avec deux de ses bis de prédilection, la délicate Valse n°19 de Chopin et la redoutable Sonate K.141 de Scarlatti. **Par notre envoyé spécial MARCEL WEISS**.
Illustration / Photo : © Service Communication ville du Touquet-Paris-Plage 2019.

COMPTE-RENDU,Concert. La Roque d’Anthéron 2019, le 17 Août 2019. Récital FF Guy, piano. L.V. BEETHOVEN (Hammerklavier)

COMPTE-RENDU,Concert. Festival de La Roque d’Anthéron 2019. La Roque d’Anthéron. Parc du Château de Florans, le 17 Août 2019. L.V. BEETHOVEN. F.F. GUY. La grande connaissance de la musique de Beethoven par **François-Frédéric Guy** est bien connue au concert. Il a également enregistré probablement toute la musique de Beethoven pour piano, sonates, pour piano seul et à deux, musique de chambre et concertos. Son allure calme, sa concentration sereine donnent immédiatement un sentiment de sécurité. Il débute son concert avec **la 16 ème des 32 Sonates** de Beethoven. Elle possède donc une position centrale dans cette production prodigieuse. Alors qu’elle est contemporaine du déchirant texte du Testament d’Heiligenstadt ; elle paraît joyeuse et pleine d’humour. Comme si le grand homme voulait bien rendre compte de son plaisir à vivre en société que la surdité le condamnait à éviter. Le jeu de François Frédéric Guy est justement capable de rendre cette légèreté et cet humour. Même si le mouvement lent se rembrunit. La beauté de la sonorité nous ravit et la délicatesse des phrasés est également admirable.

32 Sonates, Hammerklavier…

François-Frédéric Guy excelle dans Beethoven



L’élégance de l’écriture et celle de l’interprétation se rencontrent avec art sous les doigts de François-Frédéric Guy.

Puis **la Sonate n° 26** plus connue comme celle des adieux, est en fait celle « des adieux, de l'absence et du retour de l'ami ». Il ne s'agit pas d'une histoire amoureuse mais d'amitié. Beethoven voyait le frère de l'Empereur, son élève, ami et mécène quitter Vienne sous la menace Napoléonienne. Précédant de peu le cinquième concerto, l'écriture pianistique est virtuose et brillante. François-Frédéric Guy avec une belle autorité dramatique va nous faire vivre ses trois états avec une grande clarté de jeu. Nuances très développées, virtuosité maîtrisée et tristesse dans le mouvement lent non surjouée, mais exprimée avec noblesse. Le final est un moment de véritable allégresse.

Après l'entracte c'est la grandiose **Sonate « Hammerklavier** ». Peu de pianistes peuvent en rendre la véritable grandeur qui dépasse le seul jeu pianistique. Récemment à Salon-de-Provence le tout jeune Théo Fouchenneret nous avait éblouis par sa compréhension du message de Beethoven dans des qualités pianistiques rares. Il est certain que la maturité de François-Frédéric Guy lui permet d'aller plus loin. Il dépasse les traits pianistiques, se met complètement à nu dans une interprétation totalement bouleversante. Comment Beethoven a-t-il pu aller si loin ? Comment cet artiste fait-il pour rendre perceptible au public la confession de l'âme du compositeur ? Il y a presque quelque chose d'indécent à livrer au public une telle confession. Public dont une partie joue avec son téléphone portable, tousse, bouge ou somnole pendant qu'un artiste intègre livre en totale impudeur tout son amour pour cette partition incroyable. Le long mouvement lent (20 minutes) est l'expression, la confidence d'une âme au bord du désespoir mais qui garde faiblement la foi dans l'humanité.
C'est là que le Testament d'Heiligestadt prend tout son sens. Beethoven avait en lui cette page, et bien d'autres : il devait les offrir à ses frères humains. Voici l'extrait du testament auquel je fais allusion : « De tels incidents me portaient presque au désespoir et il s'en fallut de peu que je ne misse fin à ma vie, mais seul, lui, l'art m'en retint. Oh !

Il me semblait impossible de quitter ce monde avant d’avoir accompli ce à quoi je me sentais disposé et, ainsi je prolongeai cette vie misérable, vraiment misérable, cette nature si fragile qu’un assez rapide changement me fit passer du meilleur état dans le pire. »

Il me semble que l’organisation d’un concert, même dans un lieu magique comme celui-ci, touche à sa limite lorsque que l’artiste-interprète offre une si parfaite compréhension du message bouleversant du compositeur. François-Frédéric Guy domine non seulement techniquement cette Sonate, mais en comprend parfaitement et nous en fait comprendre, toute la grandeur.



Ce grand moment de musique est à marquer d'une pierre blanche. François-Frédéric Guy est un artiste à la maturité magnifique. Il est en train de diffuser en CD son intégrale des Sonates de Beethoven. Elle est certainement admirable, mais assister à un concert de cette qualité n'a pas de prix. Car voir la charge émotionnelle maîtrisée de l'artiste, rend humble et reconnaissant. Le public a applaudi bruyamment et presque vulgairement après cette musique éthique si profonde. François-Frédéric Guy avec un bel humour a joué en premier bis la lettre à Elise. Son petit sourire semblait suggérer que savoir jouer la Hammerklavier est peut être un préalable à bien jouer cette petite et si belle lettre…. Que massacrent tant d'amateurs…
Puis dans la belle nuit provençale un nocturne de Chopin au legato de velours, a fermé la soirée avec beaucoup d'élégance. Plus qu'un pianiste François-Frédéric Guy est un grand musicien et il excelle dans la capacité à faire comprendre le génie de Beethoven.

Compte- rendu, Concert. Festival de La Roque d'Anthéron 2019. La Roque d'Anthéron. Parc du Château de Florans, le 17 août 2019. Ludwig Van Beethoven (1770-1827) : Sonate N°16 en sol majeur op.31 n°1 ; Sonate n°26 en mi bémol majeur Op.81a « Les adieux » ; Sonate n°29 en si bémol majeur Op.106 « Hammerklavier » ; François-Frédéric Guy, piano. Photos : © Christophe Grimiot

COMPTE-RENDU, opéra. SALZBOURG / Salzburg Festspiel 2019. OFFENBACH : Orphée aux enfers. Beekman, Desandre, Max Hopp… Barrie Kosky.

COMPTE-RENDU, opéra. SALZBOURG / Salzburg Festspiel 2019, le 17 août 2019. OFFENBACH : Orphée aux enfers. Beekman, Desandre, Max Hopp… Barrie Kosky. Avec cette nouvelle production savoureuse, **Salzbourg 2019** fête à son tour le bicentenaire Offenbach 2019, légitime offrande accréditée par la validation préalable du spécialiste **JC Keck**, auteur de l'édition critique des opéras du divin Jacques. Orphée apporte dans l'histoire de l'opéra, sa verve impertinent et bouffe, au délire déjanté, drôlatique, dont l'australien **Barrie Kosky**, par ailleurs directeur du Komische Oper Berlin (l'Opéra comique berlinois), fait un spectacle en tableaux bien caractérisés, dignes d'une revue musicale. Très inspiré par **le rire délirant d'Offenbach**, sa facétie volontiers lubrique et débraillée, Kosky prend la partition à la lettre et « ose » montrer ce que la partition exprime au plus profond : le goût de la luxure, l'érotisme paillard, la décadence orgiaque à tous les étages (de l'Olympe aux enfers) ; mais de cette traversée sauvage et libertaire, l'héroïne Eurydice apprentie au plaisir, apprend son émancipation ; d'objet sexuel échangé, entre Pluton qui l'enlève à Jupiter qui la butine au sens strict (déguisé en mouche abeille à l'acte II), la compagne ressuscitée d'Orphée se fait par sa

seule volonté, bacchante et maîtresse de son plaisir. Quant à la morale incarnée, cette « opinion publique » soucieuse de sociabilité et de convenance (ici incarnée par la mezzo **ASV Otter**), personne n'est dupe de sa fausse sincérité : s'il faut sauver les apparences coûte que coûte (même s'il n'aime plus Eurydice et se félicite d'en être débarrassé, Orphée doit reconquérir celle qui lui a été ravi), personne ne se trompe dans ce jeu de dupes.
Dieux comme mortels sont obsédés par la gaudriole : le sexe mène la danse, mais, -référence à notre époque oblige-, seule compte la liberté dans le désir ; aucune place à la contrainte. Au départ, désirante ennuyée désemparée (par son mari violoneux insipide), Eurydice après moult ballets et séquences de domination / séduction, conquiert son propre désir: au terme de cette épopée parodique où elle est la poupée consentante de Pluton / Aristée puis de Jupiter / Jupin (Zeus libidineux), la bergère affirme enfin sa volonté libre et entière de femme maîtresse de son corps et de ses désirs, en Bacchante (dernier cancan ou galop infernal qui est aussi une hymne délirant à l'ivresse émancipatrice de Bacchus).

Lubrique déjanté mais Eurydice libérée



Si au sein du public très convenable justement de la Maison pour Mozart de Salzbourg (Haus für Mozart), certains petits bourgeois ont hué la mise en scène de Kosky, « choqués » de voir petites bites et vulves dessinés ou cousues, explicites, – y compris entre les jambes des danseuses du cancan, force est de louer la justesse de la lecture ; derrière la fantaisie divertissante de la comédie d'Offenbach, s'affirme une directe parodie de la société humaine (celle du Second Empire à l'époque du compositeur, comme la nôtre tout autant inondée de sollicitations érotiques et martelée par les scandales sexuels… cf les affaires et scandales venus des USA : du producteur violeur Harvey Weinstein au milliardaire pédophile Jeffrey Epstein…) ; **là où le sexe est omniprésent, il n'est pas de plaisir sans liberté** ; Offenbach nous montre et l'hypocrisie bourgeoise vis à vis du sexe, et surtout comme la morale de l'histoire, l'émancipation d'une jeune femme, enfin libérée, c'est à dire capable contre tous, hommes et dieux,

d’affirmer sa liberté souveraine. On s’y délecte des mêmes tableaux grivois et paillards, délirants et oniriques que dans un spectacle représenté à Salzbourg précédemment, La Calisto de Cavalli mise en scène par Herbert Wernicke, lui aussi parfait ambassadeur de la liberté grivoise mais pertinente ainsi mise en lumière à l’opéra.

TRIOMPHE HISTORIQUE… Les français du Second Empire avaient-ils saisi la brûlant et fine allusion critique, dans cette parodie ubuesque de la mythologie ? En 1858, Orphée allait casser la baraque et brûler les planches : triomphe colossal qui devait propulser Offenbach de l’ombre à la lumière de la scène lyrique. Après la 228è représentation, le compositeur dût même interrompre la carrière de l’œuvre sur les planches pour ne pas, lui comme sa troupe, succomber à l’épuisement. On veut bien le comprendre car ce que permet de mesurer la production de Barrie Kosky à l’été 2019, c’est ce mariage constant de théâtre, de chant, de danse qui sollicitent sans trêve tous les acteurs. Il faut une belle dose d’énergie et de rythmes pour ne pas succomber dans la caricature et la vulgarité. Rien de cela dans ce spectacle épatant qui léger, mordant, dénonce tout en faisant rire.
Seule réserve, le français bien mal articulé par la majorité des chanteurs, exception faite de deux solistes qui sont aussi parmi les plus convaincants : **Léa Desandre** (Vénus), **Marcel Beekman** (Aristée / Pluton, qui fut aussi une Platée chez Rameau absolument désopilante) ; même l’Opinion de **Ann Sofie van Otte**r manque de consonnes y compris dans la mélodie inédite d’Offenbach qui met en musique le même texte de Gaultier, précédemment traité par Berlioz pour la dernière séquence des Nuits d’été : l’idée est excellente car l’Opinion délaisse sa blouse stricte et noire (fin du I) pour y chanter cette rive inconnue où l’amour est fidèle… un idéal démenti par l’opéra d’Offenbach dans lequel l’air est enchassé ; on regrette aussi la direction très efficace mais sans nuance ni subtilité du chef **Mazzola**, pourtant à la tête du meilleur orchestre au monde, **les Wiener Philharmoniker** (luxe fréquent

au Festival de Salzbourg chaque été). La verve autrement plus subtile d'Offenbach est constamment absente, question d'équilibre comme de dynamique sonores.
Pourtant rien n'affecte le formidable rythme du spectacle dont la succession des tableaux se réalise sans heurts (de la chambre bien terrestre d'Eurydice où elle meurt mais bientôt enlevée par Aristée / Pluton), à l'Olympe (ou s'ennuient ferme tous les dieux), jusqu'aux enfers (acte II) dont les mouvements sont de plus en plus frénétiques et vont crescendo sous l'influence d'un diable colossal, monocycliste pétaradant. Là le thème du cancan ou galop infernal peut se déployer en liberté avec une verve pétillante qui appelle l'ivresse collective. De ce point de vue, la direction d'acteurs orchestrée par **Barrie Kosky** est indiscutable. L'australien ne laisse rien au hasard et surtout pas à l'improvisation.
La réussite tient à **la performance du comédien allemand Max Hopp** qui incarne l'assistant de Pluton, John Styx : excellente idée que de lui avoir confié tous les récits et dialogues ; d'une verve gargantuesque, riche en onomatopées et effets sonores linguaux et bucaux, d'une truculence organique aussi, l'acteur double toutes les voix parlées, créant des contrastes ente sa voix mâle et mûre quand il double les femmes (Eurydice, Junon ici campée en alcoolique implosée, …) ; voix détimbrée de tête quand il double Mercure par exemple… le résultat synchronisé parfaitement, produit un théâtre à gags, qui souligne toujours l'autodérision et le délire déjanté, parfois surréaliste, souvent drôlatique, à la façon des films muets style Chaplin ou fantasques allumés, à la Tati. De ce fait, tous les dialogues sont infiniment plus percutants que s'ils avaient été dits par les chanteurs : à la parole délurée, savoureuse, le comédien joint le geste, en particulier au II, acte des enfers, où il se prête au jeu sadique de l'interrogatoire adressé à Jupiter et Pluton réunis dans le même salon ; ce qui nous vaut une passe d'armes hallucinée des plus cocasses sur le mot « formali-thé » ; Styx cisèle ici son personnage de domestique frustré, languissant

qui en pince dur pour celle que Pluton lui a confié : Eurydice (« Quand j'étais prince d'Arcadie »)…



Parmi les épisodes les plus réussies, distinguons **l'entrée d'Aristée en apiculteur**, avec son galop d'abeilles butineuses, subitement grimé en Pluton lubrique excité, avec sa fourrure rousse (impeccable Marcel Beekman) ; idem pour **la lubricité réglée du duo Jupin / Eurydice** où Jupiter, métamorphosée en … mouche séduit et chevauche sans ambages la belle bergère ; saluons aussi sur la continuité du drame, le soprano voluptueux de l'américaine **Kathryn Lewek**, tempérament ardent, dont les acrobaties coloratoure dans le 2è acte sont bien affirmés et négociés, le français en moins. La chanteuse joue à fond son look latino (elle se schoote à la pastèque entre autres) avec son partenaire de mari, d'un chant malheureusement en deçà s'agissant du trop frêle et peu nuancé

Joel Prieto (Orphée).



EXCITATION ET COHÉRENCE… Qu’importe, nous tenons là une production qui touche par son audace grivoise, son énergie continue, sa verve libertaire, son excitation qui affleure, collectivement défendue. Les danseurs libidineux et lascifs à souhaits (diables aguicheurs accompagnant Diane émoustillée par la belle Eurydice), le chœur percutant, incisif, le style de l’orchestre (à notre goût par totalement exploité), enfin la grande cohérence du plateau de solistes (même au français fumeux) ajoutent à la grande réussite de cette lecture réglée par **Barrie Kosky**. Les huées lors des saluts montrent encore que parmi les salzbourgeois, il reste des poches conservatrices pour lesquelles l’opéra bouffe et Offenbach doivent moins choquer que divertir. Barrie Kosky nous montre

que les deux sont possibles. **Très grande réussite** et belle offrande depuis l'Autriche au bicentenaire Offenbach 2019.

COMPTE-RENDU, opéra. SALZBOURG / Salzburg Festspiel 2019, le 17 août 2019. OFFENBACH : Orphée aux enfers. Beekman, Desandre, Max Hopp… Wiener Philharmoniker, Barrie Kosky à l'affiche du Festival de Salzbourg jusqu'au 30 août 2019 – Illustrations / photos Salzbourg 2019 © Monika Rittershaus

Distribution :

Orphée aux Enfers, version 1858 / 1874.
Version JC Keck
Jacques Offenbach

Barrie Kosky, metteur en scène

Anne Sofie von Otter : L'Opinion publique
Max Hopp : John Styx
Kathryn Lewek, Eurydice
Joel Prieto, Orphée
Marcel Beekman, Aristée / Pluton
Nadine Weissmann, Cupidon
Lea Desandre, Vénus
Martin Winkler, Jupiter
Frances Pappas, Junon
Rafał Pawnuk, Mars
Vasilisa Berzhanskaya, Diane
Peter Renz, Mercure

Alessandra Bizzarri, Martina Borroni, Kai Braithwaite, Damian Czarnecki, Shane Dickson, Michael Fernandez, Claudia Greco, Merry Holden, Daniel Ojeda, Marcell Prét, Tara Randell, Lorenzo Soragni -Danseurs
Silvano Marraffa -Capitaine de Danse

Vocalconsort Berlin
David Cavelius, Chef de Chœur
Orchestre Philharmonique de Vienne
Enrique Mazzola : direction, chef d'Orchestre
Coproduction avec le Komische Oper Berlin & Deutsche Oper am Rhein



Marcel Beekman (Pluton) – Eurydice (Kathryn Lewek)

COMPTE-RENDU, récital de piano. La Roque d’Anthéron, le 14 août 2019. Vikingur Ólafsson, piano. Rameau, Debussy.

COMPTE-RENDU, récital de piano. La Roque d’Anthéron, le 14 août 2019. Festival International de piano de La Roque d’Anthéron. Parc du Château de Florans. Oeuvres de Jean-Philippe **Rameau** (1683-1764) et Claude **Debussy** (1862-1928) . Par **notre envoyé spécial YVES BERGÉ**. Grand, mince, allure de gendre idéal, lunettes , costume clair, très classe, le pianiste trentenaire, originaire de Reykjavik, s’avance vers le public, micro à la main et explique, en anglais, qu’il est un heureux papa depuis quatre mois, ce qui a changé sa vie et l’a amené aussi à modifier quelque peu le programme. On n’entendra donc pas Les Tableaux d’une exposition de Moussorgsky, initialement prévus. Deux seuls compositeurs au programme : **Jean-Philippe Rameau (1683-1764) et Claude Debussy (1862-1928)**. Ólafsson précise qu’il adore la Provence, la France et qu’il tient dans une très haute estime ces deux compositeurs majeurs. Il nous annonce un voyage étonnant en croisant ces deux génies, synthèse de la musique française, entre baroque et couleurs impressionnistes, si éloignés et pourtant si proches ! Ólafsson ose présenter Rameau comme un musicien de la couleur, « futuriste », proche finalement de l’idéal des peintres impressionnistes, malgré les très nombreuses compositions pour le clavecin, instrument offrant peu de nuances et Debussy pas si éloigné de l’univers de la musique baroque, par sa liberté et sa conquête du timbre, des

images et des contours! Dans la première partie, qu’il veut sans applaudissements, seize pièces des deux compositeurs vont s’enchaîner !

L’islandais Vikingur Ólafsson rapproche Rameau et Debussy dans un éblouissant voyage sensoriel



Il y en aura quatorze dans la deuxième partie, avec cette même écoute transversale et ce même rituel de silence. Le Prélude, extrait de **La Demoiselle élue de Claude Debussy** est d'entrée magnifique : clarté, couleurs, alternance de grands arpèges et d'arrêts surprenants, d'une extrême sensibilité. L'enchaînement avec des extraits de la Suite en mi mineur de Rameau, sonne comme une adhésion au parti pris du pianiste ; on passera pendant pratiquement deux heures d'un compositeur à l'autre : Rameau / Debussy / Rameau / Debussy…et on s'habituera à cette cohabitation étrange au départ mais inouïe à la fin du parcours, comme une initiation évidente. **Rameau a composé Trois Livres de Pièces pour clavecin: 1706-1724-1728**, regroupés par tonalités. C'est l'un des plus grands musiciens français, synthèse de la musique baroque et apogée du classicisme, organiste, claveciniste, violoniste, chef d'orchestre, théoricien. Une œuvre pour clavecin très variée : pièces imitatives : Le Rappel des oiseaux, La Poule…, pièces de caractère : Les tendres Plaintes, Les Muses…,pièces de pure virtuosité qui rappellent Scarlatti : Les Tourbillons, Les Trois Mains…, pièces plus savantes, dans le sens des nouvelles recherches théoriques : L'Enharmonique, Les Cyclopes…La Suite en mi mineur a été rendu célèbre par Le Rappel des oiseaux et Le Tambourin. Dans le Rappel des oiseaux, on retrouve toute la science du compositeur: ornements, figuralismes, croisements des deux mains… Evocation narrative de 2 oiseaux, leurs gazouillis, agitation, dialogue. Ce n'est pas qu'une pièce descriptive; c'est aussi une pièce complexe qui permet à Rameau de nous offrir toute sa science compositionnelle, le motif des oiseaux servant de prétexte à une partition rigoureuse et « dramatique », toujours théâtrale. Ces oiseaux, comme le Rigaudon et le Tambourin sont certainement une évocation de la Provence que Rameau a connue lorsqu'il était organiste à Avignon. Ólafsson imprime à chaque pièce

l'atmosphère idéale, soit enjouée, soit plaintive, jeu clair d'une grande élégance. **La Tarentelle syrienne est une œuvre de jeunesse de Debussy** éditée sous le titre « Danse ». Musique ternaire à 6/8, très vive, avec de nombreux contretemps qui donnent une allure de danse cabotine ; jeu brillant du pianiste islandais qui fait admirablement ressortir tous les motifs.

Le concert sera un feu d'artifice entre Rameau et Debussy, princes des couleurs, avides d'espaces et de liberté, malgré les codes ! Dans les deux pièces des **Children's Corner,** (« Sérénade à la poupée », « la neige danse »), le pianiste trouve la justesse de ces pièces dédiées à Claude-Emma, la fille de Debussy, surnommée Chouchou et trop tôt disparue (14 ans!). Le compositeur note sur la partition : « *A ma très chère Chouchou, avec les tendres excuses de son père pour ce qui va suivre !* ». Des comptines simples, mais aussi des passages de grande difficulté que surmonte aisément Olafsson. « Les tendres plaintes », de **la Suite en ré majeur de Rameau**, est d'une incroyable mélancolie, thème à la main droite avec cet élan sur la tierce : fa-la pour retomber sur la fondamentale ré et un accompagnement régulier en arpèges sur la tonalité de ré mineur : superbe ! **Des pas sur la neige (sixième pièce du Premier Livre des Préludes) de Debussy**, et cette impression de désolation, de solitude, est aussi dans la tonalité de ré mineur, clin d'œil du pianiste à la magie des **Tendres plaintes de Rameau** ? **La Suite en sol mineur de Rameau** nous offre une Poule très sautillante avec des notes piquées, répétées, le pianiste est survolté. Et cette danse des Sauvages, puissante, d'une théâtralité impressionnante, extraite du Troisième livre de clavecin, que Rameau réutilisera dans son Opéra-Ballets : *Les Indes Galantes* (1735), procédé baroque courant. Le pianiste s'amuse de ces pièces descriptives, par des attaques franches puis des pasages plus relâchés! **La fille aux cheveux de lin et Ondine de Debussy**, deux extraits des Ier et IIème livres des Préludes, avec ces effets de vagues rappellent La Mer (**Troisième esquisse : le dialogue du vent et de la mer** ».

L'Indiscrète de Rameau assoit la forme Rondo avec cette alternance refrain/couplets que le pianiste distille avec une science étonnante, on croit entendre le clavecin, le violon, la viole de gambe, la flûte, car il s'agit à l'origine d'une Pièce de clavecin en concert ! **L'exquise transcription par Ólafsson de « l'Entrée de Polymnie », des Boréades de Rameau**, tragédie lyrique, avec ces relais permanents en croches régulières main gauche-main droite dans un tempo lent, binaire, est magique ! **La Suite Pour le piano de Debussy**, composé de trois pièces : « Prélude », « Sarabande », « Toccata » est le résumé de tout le compositeur : thème puissant du Prélude, martelé, ligne chromatiques, ondulations impressionnistes, sonorités très « jazzy » qui annoncent Gershwin, croisements, grandes vagues, succession d'accords de quartes vibrants et surprenants, qui noient la tonalité. Si Debussy a toujours refusé l'appellation d'impressionniste, son œuvre est baignée d'impressions, d'images, et nombreux sont les titres de ses œuvres qui font référence à des tableaux de la nature : La Mer , Jardins sous la pluie, Le vent dans la plaine….Estampes ou Images, rappellent la peinture.
La performance de Vikingur Ólafsson est gigantesque car il semble donner à Debussy une œuvre très structurée, d'une grande cohésion que certains lui reprochent souvent d'oublier et à Rameau la liberté, hors des systèmes d'écriture que le compositeur français codifiera, pourtant lui-même, dans son fameux *Traité d'Harmonie réduite à ses principes naturels* de 1722 qui fait référence encore aujourd'hui.
On sort de ce concert émerveillés et secoués par tant d'évidence, d'intelligence. Circonspects au début de ce collage qui paraissait osé, on salue, à la fin, l'audace d'un concert si rare dans ses choix de programmation : Rameau était un homme sec, rugueux, assez instable, brillant, musicien et savant. La carrure, la théâtralité, les ornements codés, l'agencement des formules semblaient si éloignés de Debussy, talentueux mais d'un esprit rebelle, novateur, moderne, anticonformiste, refusant de se plier aux règles de l'harmonie classique, rejetant les académismes esthétiques, et

recherchant sans cesse des harmoniques audacieuses, refusant les formules, les cadences traditionnelles quand son éminent confrère posait en 1722 de nouvelles règles avec son Traité d'harmonie ! Mais si ses thèmes de prédilection : la mer, l'eau, les nuages… permettaient à Debussy une grande mobilité et des ondulations chromatismes noyant l'harmonie avec des nuances, des modes de jeux, d'un extrême raffinement, rappelant la palette des peintres, thèmes flottants, imprévus, comme insaisissables (Claude Monet (*Impression, soleil levant,*1872), il s'agissait d'une liberté était très structurée, ce que tente de prouver **Vikingur Ólafsson**, l'absence de de formules figées, n'excluant pas une extrême cohérence. L'immense pianiste Sviatoslav Richter, ne disait-il pas de Debussy : « *Dans la musique de Debussy, il n'y a pas d'émotions personnelles, il agit sur vous encore plus fortement que la nature. En regardant la mer, vous n'aurez pas de sensations aussi fortes qu'en écoutant La Mer. Debussy, c'est la perfection même !* ». Le public, debout, applaudissait, sans relâche, le plus français des islandais ! Un des très forts moments du Festival.

COMPTE-RENDU, récital de piano. La Roque d'Anthéron, le 14 août 2019. Festival International de piano de La Roque d'Anthéron. Parc du Château de Florans. Oeuvres de Jean-Philippe Rameau (1683-1764) et Claude Debussy (1862-1928) . Par notre envoyé spécial YVES BERGÉ

Crédits photos : Christophe Grémiot

Mercredi 14 août 2019.
• Récital de piano : Vikingur Ólafsson
• Oeuvres de Jean-Philippe Rameau et de Claude Debussy

COMPTE-RENDU, concert. La Roque d'Anthéron 2019, le 13 août 2019.. récital Benjamin GROSVENOR, piano. SCHUMANN. CHOPIN. JANACEK

COMPTE-RENDU, concert. La Roque d'Anthéron, Parc du château de Florans, le 13 Août 2019. R. SCHUMANN. F. CHOPIN. L. JANACEK. S. PROKOFIEV. V. BELLINI/F. LISZT. B. GROSVENOR. Le monde du piano classique ne cesse de pouvoir compter sur cette nouvelle génération très prometteuse de pianistes hyper doués techniquement, venant de tous pays. C'est ainsi que la programmation des plus grands festivals est toujours renouvelée. La Roque d'Anthéron l'an dernier nous avait présenté l'immense **Daniil Trifonov** (lire notre chronique d'alors : été 2018), l'incroyable Alexandre Kantorov cette année … sans omettre, la découverte du prodigieux **Benjamin Grosvenor**. Prodige qui à 11 ans jouait déjà avec les plus

grands orchestres et a signé depuis chez Decca 4 disques remarquables d’intelligence.



L’anglais Grosvenor impressionne parce qu’il a déjà fait à tout juste 26 ans. Mais ce n’est pas un prestidigitateur digital, une mécanique bien huilée que rien n’arrête jamais. Rien d’histrionique dans son jeu, pas de gestes déplacés, un

maintien digne, une aisance princière et un sang froid tout British. Il joue d'abord Blumenstück comme le plus beau bouquet offert à sa bien-aimée. Une sorte d'innocence, de pureté due à un jeu d'une totale évidence, sans pédale, juste comme ça. Le son est naturellement beau, tout est souple, nuancé et coloré avec art. Une sorte de don simple et sans complication.
Il aborde ensuite les **Kreisleriana** (R. Schumann)en musicien suprême mettant en valeur le génie de Schumann comme renouvelé. En l'écoutant je me suis souvent dit que jamais je n'avais entendu cela ainsi, c'est vraiment très beau. Un Schumann rempli d'élégance et de délicates images musicales diffusant sans violence, sans peine, sans efforts sa riche imagination. La première partie du récital s'achève avec le sentiment d'un pianiste simplement musicien, osant un Schumann d'une grande bonté dans ses emportements romantiques. Le pianiste anglais a une sorte d'élégance aristocratique que rien ne peut perturber.

Pour la deuxième partie du programme, Benjamin Grosvenor nous propose sa somptueuse version de la barcarolle de Chopin. Dans son « **CD Homages** », nous l'avons pour l'éternité. Souplesse totale dans des nuances subtiles ; cela balance doucement, mais surtout c'est le chant qui se développe avec un sentiment d'infini. Un piano enchanteur comme il en est peu, sur un rythme envoûtant, constamment entretenu. Cette pièce dans la nuit de Provence prend une dimension poétique nocturne apaisante.

Benjamin Grosvenor à La Roque

PIANO MAGICIEN D’UNE SUPREME MUSICALITÉ…

Les deux mouvements de **la première sonate de Janacek** ont une histoire particulière. Touché par la mort d’un ouvrier lors d’une manifestation de soutien de l’ Université de Brno, Janacek avait composé une sonate en trois mouvements. Il la détruisit insatisfait après une unique audition. La créatrice, Ludmila Toutchkova, avait réussi à copier les deux premiers mouvements. Cette musique sauvée et en quelque sorte non autorisée, est fort belle. Benjamin Grosvenor aborde en toute simplicité la partition, ce qui met en lumière la beauté des thèmes comme leurs dérivations. Les nuances généralement piano, la beauté du son plein et la rigueur du jeu emportent l’adhésion du public.



Dans **les visions fugitives de Prokofiev**, le jeune homme arrive à en réordonner 12 pour proposer une grande cohérence dans l'écoute. Certes la modernité de Prokofiev est présente mais surtout une sorte d'harmonie naît de ce jeu si parfait. Les vers qui inspirèrent le compositeur sont en toute simplicité et même évidence, rendus par la musique sous les doigts magiques du pianiste britannique. « ***Dans chaque vision fugitive , je vois des mondes. Plein de jeux changeants et irisés*** » : le poème est de Constantin Balmont. L'interprète avec un grand sérieux et un calme olympien, organise les pièces pour créer ces mondes variés ; les couleurs, les nuances, tout participe à cette création. Voici de la poésie par la musique en forme d'idéal.
Il nous restait pour découvrir le talent de virtuose de l'absolu sans rien lâcher de la suprême musicalité qui l'habite à vivre l'expérience de ces réminiscences de **Norma (LISZT)**. De l'ouverture aux dernières notes du final, l'opéra de Bellini se déroule. Avec un sens du drame, un équilibre du

son orchestral, Benjamin Grosvenor n’a plus seulement deux mains. D’ailleurs, il ne sera pas possible de voir clairement le mouvement de tous les doigts tant la rapidité d’exécution est fantastique. Les abellimenti, les enluminures, les notes perlées, saccadées ou encore les accords développés, tout cet art Litzien inimitable sert la beauté de la partition de Bellini.

DANS LISZT,
Le piano de Grosvenor arrive à chanter comme une diva romantique

Le piano de Grosvenor arrive à chanter comme une diva romantique. Il est sidérant d’assister à un moment si incroyablement musical alors que tant de pianistes virtuoses ne font que belles notes rapides dans ce genre d’œuvres de Liszt. Ce soir le sublime a été entrevu dans ces Réminiscences de Norma. Benjamin Grosvenor a eu un succès considérable pour ce final mais aussi pour cette rare qualité de composition d’un programme d’une grande intelligence. Le premier bis relance s’il se peut la virtuosité diabolique avec une « **Danza del gaucho matrero** » **de Ginestera** à faire danser les montagnes. Là aussi impossible de croire que deux mains peuvent faire tout cela. Et pour refermer la nuit sur plus de paix et une pointe de sensualité, « **le poème érotique** » **de Grieg** extrait de ses pièces lyriques nous a ravi.



Benjamin Grosvenor est un grand artiste qui semble gérer sa carrière avec la prudence des sages. Il semble suivre le chemin de Grigory Sokolov; il joue le même concert en une tournée mondiale. Cela apporte une vraie connaissance intime des oeuvres et une perfection de jeu inoubliable qui marque le public. Il ne se précipite pas non plus à enregistrer trop et trop vite. Cette génération des moins de trente ans est fabuleuse de promesses : Ce sont **Benjamin Grosvenor, Daniil Trifonov et Alexandre Kantorov** dans mon triumvirat personnel de musiciens complets, qui jouent du piano.

Compte- rendu, Concert. Festival de La Roque d'Anthéron 2019. La Roque d'Anthéron. Parc du Château de Florans, le 8 Août 2019. Robert Schumann (1810-1856) : Blumenstück Op.19 ; Kreisleriana Op.16 ; Frédéric Chopin (1810-1849) : barcarolle en fa dièse majeur Op.60 ; Les Janacek (Sonate pour piano n°1, octobre 1905 « From the street » ; Sergei Prokofiev (1891-1953) : Visions fugitives Op.22 (ext.) Vincezo Bellini (1801-1835)/ Frantz Liszt (1811-1886) Réminiscences de Norma. Benjamin Grosvenor, piano. Illustration / Photo : © Christophe Gremiot

CRITIQUE, concert piano. Festival Dinard, les 11 et 12 août 2019. A Jaoui, C-M Le Guay, B Chamayou. la Comtesse de Ségur, Ravel.

COMPTE-RENDU, concert piano. Festival International de Musique de Dinard, les 11 et 12 août 2019. Agnès Jaoui, comédienne, Claire-Marie Le Guay, Bertrand Chamayou, **piano**. Schumann, Ravel, Saint-Saëns, et la Comtesse de Ségur. La trentième édition du Festival International de Musique de Dinard est un cru exceptionnel. **Claire-Marie Le Guay**, sa nouvelle directrice artistique, l'a voulue festive, « fière de son histoire et tournée vers l'avenir ». Depuis le 10 août et jusqu'au 18, huit journées musicales (festival off et soirées) offrent la diversité de concerts dotés chacun d'une identité particulière. De la magie du concert d'ouverture, en plein air au parc de Port-Breton, au concert de clôture à l'église Notre-Dame, un public de tous âges, venu nombreux, aura partagé de belles émotions et de grands moments de joie musicale. Le 11 août, l'ambiance était à la fête pour les enfants, petits…et grands! Le 12 août, le pianiste Bertrand Chamayou donnait un mémorable récital.

EN FAMILLE AU CONCERT, AVEC CLAIRE-MARIE LE GUAY ET AGNÈS JAOUI



On connait la proximité de **Claire-Marie Le Guay** avec la jeunesse, et son engagement depuis plusieurs années dans des projets originaux de sa création, à l'attention du jeune public. Pas étonnant de trouver alors au cœur de sa programmation un « concert en famille »! Attisée par la curiosité, je prends la route vers la côte d'Émeraude. Car ce dimanche 11 août, Claire-Marie Le Guay et **Agnès Jaoui**, qu'on

ne présente plus, conjuguent leurs talents autour des **Malheurs de Sophie**. C'est Anaïs Vaugelade qui a monté cette histoire tirée du célèbre roman de **la Comtesse de Ségur**, des aventures toutes plus piquantes les unes que les autres! En amont, le travail de l'artiste Matthieu Cossé avec les élèves des écoles dinardaises au sein de l'association La Source créée par le peintre **Gérard Garouste**: un fond de scène illustrant de toutes les couleurs les péripéties de la petite fille. Voici donc que le public, toutes générations réunies, arrive dans l'auditorium Stephan Bouttet. La fête commence pour les enfants avec une grosse part de brioche, le quatre heures avant tout! Le concert affiche complet. Sur la scène, devant l'immense panneau peint, le grand piano à gauche, une table ronde et une chaise, peinte aussi de toutes les couleurs. Claire-Marie la pianiste, et Agnès la conteuse arrivent et donnent quelques indices: la musique de **Schumann** va illustrer la tendresse, l'espièglerie, les pleurs et les rires… Quoi de mieux en effet que le regard de ce compositeur sur l'enfance, dans ses Scènes d'enfants, son Album pour la jeunesse, et ses Scènes de la forêt? Ces courtes pièces jouées avec fraîcheur et poésie par Claire-Marie Le Guay s'articulent merveilleusement avec l'histoire qu'**Agnès Jaoui** raconte de façon extrêmement vivante, drôle et touchante. Les souvenirs personnels sont alors réveillés à mesure que les scènes se succèdent. Qui n'a jamais joué avec les fourmis lève le doigt! Nous reviennent les bêtises de notre propre enfance, ou les inventions burlesques de nos enfants qui ne manquent guère d'imagination, et auxquels on fait les gros yeux tout en contenant une énorme envie de rire! On reste pendu aux lèvres et aux doigts de nos deux artistes, et le temps a passé très vite lorsqu'arrive la fin du concert. Quel beau travail et quelle belle inspiration! Entrer dans le monde de la musique par la porte « Schumann », relier la musique à des émotions, des évocations, cela dans le fil d'une histoire et de ses multiples évènements, cela permet de la comprendre, de la sentir, et de la ressentir: vraiment une excellente idée que le compositeur aurait très probablement cautionnée! Les

Malheurs de Sophie n’ont pas pris une ride, les bêtises des enfants restent et demeureront éternelles, comme l’est la musique de Schumann.
Les enfants enthousiastes se pressent dans le hall pour avoir le livre-disque et le faire dédicacer par leurs nouvelles idoles, emportant aussi le souvenir de leurs sourires bienveillants et magnifiques.

BERTRAND CHAMAYOU TRIOMPHE AVEC SCHUMANN, RAVEL ET SAINT-SAËNS



Le lundi 12 août, carte blanche est donnée au pianiste

Bertrand Chamayou, qui se produit le soir dans l'église Notre-Dame. À 38 ans, ce musicien d'une sobriété et d'une modestie à toute épreuve, confiant en son art, sait que la musique n'a pas besoin d'artifices ni de paillettes. Constant dans sa carrière, il est une des valeurs sûres et reconnues du grand piano français. Il ne fait rien au hasard, mais de vrais choix artistiques, comme ce programme Schumann, Ravel, Saint-Saëns.

En ouverture, il joue le **Blumenstück opus 19 de Schumann**. Les couleurs pastel de ce bouquet délicat au romantisme juvénile se diluent un peu dans l'acoustique réverbérante de la nef, mais l'oreille s'accommode des sonorités diaphanes presque irréelles, baignées d'une pédale qui sur-ligne le legato, et la magie poétique opère, provoquant les applaudissements enthousiastes du public. Les pianistes du festival ont une chance énorme: celle d'avoir pour compagnon sur scène un superbe et inspirant Bösendorfer (280VC), un piano à la très grande personnalité. **Bertrand Chamayou** s'en est approprié le clavier comme les sonorités, et le résultat est purement extraordinaire, dans **le Carnaval opus 9** puis dans **Saint-Saëns** qu'il donne en seconde partie. Ses basses profondes, ses aigus doux et chaleureux, moins démonstratifs et lumineux que ceux d'un Steinway « classique », ses teintes un peu rabattues, son registre médium qui a de la chair, sont de vrais atouts pour le pianiste, et pour le répertoire qu'il joue ce soir. Comme il plante la scène de théâtre dans le Préambule! C'est une grande parade pompeuse puis survoltée qui introduit la farandole bigarrée des personnages schumaniens, magnifiée par ce piano. Chamayou ne nous laisse pas respirer d'une miniature à l'autre et nous emporte dans le tourbillon de ce carnaval, avec mordant, impétuosité, piquant, (Arlequin, Florestan…) mais aussi tendresse, emphase et euphorie (Valse noble, Eusébius, Chiarina, Pantalon et Colombine, Promenade…). Le pianiste ne s'y alanguit pas (Chopin, Valse allemande). Que de caractère dans ses personnages, Pierrot sombre et triste, Arlequin bondissant, et quelle vivacité dans Papillons, la joie pétillante de Lettres dansantes et de Reconnaissance! Le

tourbillon s'accélère dans la Marche des Davidsbündler contre les philistins, pour finir en spectaculaire apothéose. On reste bouche bée devant pareille interprétation, que l'on ne manque pas de rapprocher de celle légendaire de Youri Egorov.

Bertrand Chamayou enregistra l'intégrale de l'œuvre pour piano de **Ravel** qui parut en 2016 et fut unanimement récompensée. Il joue ce soir les Miroirs, sublimés eux aussi par les sonorités du piano. Ses **Noctuelles** aux couleurs changeantes et prononcées dans les aigus, sont dans leur mobilité fuyantes et énigmatiques. L'univers d'**Oiseaux tristes** change du tout au tout: immobilité et raréfaction jusqu'à l'extinction, silence épais d'un insondable mystère de ses notes répétées en écho dans l'échappement de la touche. **Une barque sur l'océan** semble être directement inspirée des lieux environnants: la mer, ce spectacle vivant aux reflets multiples, sculptée par le vent, se retrouve jusque dans ses profondeurs sous les doigts du pianiste. Aucune monotonie dans les arpèges: entre calme et bourrasques, Il s'y passe une foule de choses. Le piano répond à la perfection notamment dans ses graves, à la mise en volume créée par le musicien. Son jeu se fait incisif et crâneur, impulsif et flamboyant, alluré et séducteur, dans l'**Alborada del Grazioso**, et l**a Vallée des Cloches** résonne dans la profondeur de champs de ses nappes sonores, nous immergeant dans son mystère.

Ni vu ni connu Chamayou passe insensiblement à **Saint-Saëns**, avec **les Cloches de las Palmas** cette fois, si proche de l'atmosphère ravélienne, et en même temps si loin! il y a probablement quelque chose de plus pittoresque et explicite chez Saint-Saëns, en témoignent les effets de mandoline, les images si admirablement suggérées par le pianiste, sous une virtuosité pianistique qui fait sonner l'instrument. Les deux Mazurkas (n°2 opus 24 et n°3 opus 66) dansent à la Chabrier, et feraient aussi penser à Grieg, si elles n'avaient pas cette clarté, cette énergie propre au plus emblématique compositeur de l'école française. **L'Étude en forme de valse (opus 52 n°6)**

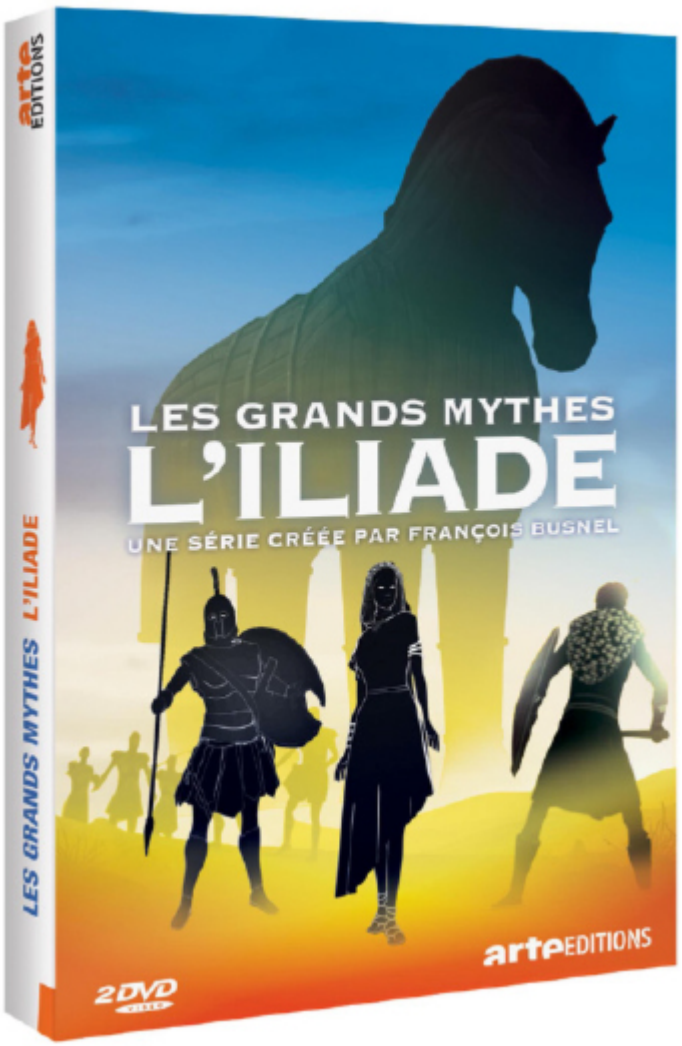
est d’une virtuosité fulgurante: Chamayou scotche littéralement le public dans une interprétation extrême et spectaculaire de cette pièce qui provoque un tonnerre d’applaudissements. Les six cents dinardais (permanents ou de passage) saluent le talent immense de cet artiste par une ovation debout. Trois bis pour les combler: la Pavane pour une infante défunte de Ravel, la Toccata du Tombeau de Couperin, plus endiablée que jamais, et une Fille aux cheveux de lin de Debussy de la plus belle eau.

_____

COMPTE-RENDU, concert piano. Festival International de Musique de Dinard, les 11 et 12 août 2019. Agnès Jaoui, comédienne, Claire-Marie Le Guay, Bertrand Chamayou, **piano**. Schumann, Ravel, Saint-Saëns, et la Comtesse de Ségur.

DVD événement critique. Les Grand mythes : L’Iliade (2 DVD Arte éditions sep 2019

DVD événement critique. Les Grand mythes : L'Iliade (2 DVD Arte éditions sep 2019). En septembre 2019, ARTE éditions crée l'événement en publiant sa nouvelle collection d'épisodes explicitant avec une rare intelligence et une infographie d'un rare esthétisme, les exploits des héros de l'Iliade… C'est une collection documentaire conçue par **François Busnel.** La première « saison » inspirée des mythes grecs et intitulée « Les grands MYTHES » avait remporté un succès légitime : **François Busnel** y décortiquait avec humour, intelligence et impertinence pertinente (remarquables commentaires explicatifs entre autres) les mythes des dieux et héros de la Mythologie grecque, abordant pour chaque figure spectaculaire, tous les symboles et les thématiques qu'elle incarnait. Ici, sur les traces d'Homère, même approche complète et claire, esthétique et très documentée : tous les héros de l'Iliade, guerriers grecs et troyens, dieux et déesses de l'Olympe, y sont subtilement évoqués, leurs exploits et leurs enjeux comme leur signification, analysés : **Ajax et Ulysse, Patrocle tué par Hector, Hector tué par Achille, Priam et Agamemenon**, sans omettre l'implication des dieux **Aphrodite, Athéna, Arès**, surtout **Héra** dont la ruse, piège **Zeus** et organise la victoire finale des grecs… Après le visionage de chacun des 10 épisodes, l'Iliade, c'est à dire l'histoire de la Guerre de Troie, n'aura plus aucun secret pour vous.



IDEAL préambule à l'opéra… Le coffret est d'autant plus nécessaire que chacun des épisodes clarifie l'épopée des grecs contre les troyens, de quoi mieux comprendre tous les ouvrages de musique et surtout les opéras, si nombreux, qui se sont inspirés de la formidable épopée homérienne et des figures fascinantes des héros concernés : Priam, Agamemnon, Iphigénie, Hector contre Achille, Cassandre, Hécube…

DVD événement / série remarquable : Les Grands MYTHES – L'ILIADE, 10 épisodes – coffret de 2 DVD – ARTE éditions – parution annoncée le 4 septembre 2019, dans tous les magasins et sur arteboutique.com -diffusion sur ARTE fin septembre – début octobre 2019.

APPROFONDIR

RÉSUMÉS des 10 épisodes de la saison L'ILIADE

Les Grecs Achéens (provenant de la Grèce continentale) partent organiser le siège de Troie afin de récupérer la belle Hélène, enlevée par Paris à son mari le roi de Sparte, Ménélas. Après un siège de dix ans sous les murs de la cité troyenne, la

guerre tourne à l’avantage des Achéens grâce au célèbre Achille.

1. LA POMME DE LA DISCORDE

Une pomme d’or destinée « à la plus belle » a été envoyée sur l’Olympe par Éris, la déesse de la discorde. Zeus laisse à un mortel la possibilité de déterminer la plus désirable des trois déesses : Aphrodite, Héra ou Athéna. Pâris, le jeune fils de Priam, roi de Troie offre ainsi la pomme à Aphrodite, qui lui promet, en retour, l’amour de la plus femme mortelle. Chez Ménélas, le roi de Sparte, Pâris tombe amoureux d’Hélène, sa femme. Tous deux s’enfuient, ensorcelés par la déesse de l’amour, et rejoignent Troie. Ménélas, fou de colère, court chez son frère, le plus puissant des rois grecs, Agamemnon. Héra et Athéna n’ont pas accepté le choix de Pâris. Elles manipulent Agamemnon qui décide la guerre contre Troie, et dirige l’armée de tous les rois grecs.

2. L’HEURES DE SACRIFICES

Parmi les rois grces qui int refusé de participer à la guerre contre les Troyens, deux s’obstinent. Ulysse, qui feint d’être fou mais est bien vite démasqué. Achille, le plus grand combattant grec : il est resté opposé à Agamemnon. Pourtant sa mère, la nymphe Thétis, infléchit sa détermination : elle flatte son orgueil de jeune combattant ; la guerre contre les troyens lui permettra d’être le plus grand des guerriers grecs. Certes il mourra jeune mais célébré. Achille n’hésite pas : il rejoint l’armée d’Agamemnon. Celle ci est bloquée par Artemis / Diane, outragée par le roi de Mycènes Agamemnon : le devin Calchas indique alors que si Agamemnon sacrifie sa propre fille Iphigénie, Artémis saura redevenir clémente et la

flotte grecque pourra enfin partir…

3. LA COLERE D'ACHILLE

Dix ans ont passé depuis que l'armée grecque a débarqué sur les rivages de Troie. La cité aux hautes murailles résiste. Hector, le fils ainé du roi Priam reproche à son frère Pâris d'être responsable de cette guerre qui n'en finit pas. Mais Pâris aime Hélène. Chez les grecs, une mystérieuse maladie fait rage depuis quelques jours. Calchas le devin révèle aux rois rassemblés qu'il s'agit d'une vengeance d'Apollon. Agamemnon (encore lui) retient la belle Chryséis, la fille d'un prêtre qui s'est plaint au dieu. Achille exige qu'Agamemnon rende la jeune fille à son père. Agamemnon finit par accepter, mais oblige Achille à lui donner en échange sa protégée, Briséis. Achille, de rage, proclame alors qu'il ne combattra plus, et s'isole. Sa mère, Thétis, se rend alors chez Zeus afin qu'il soutienne Achille. En souvenir de celle qu'il a aimé, Zeus décide de prendre le parti des Troyens: il envoie un songe à Agamemnon pour le piégé.

4. LE SANG DE LA DEESSE

Agamemnon l'a vu en rêve : Troie sera prise le jour même. Toute l'armée grecque se jette dans la bataille, sous les murailles de Troie. Ménélas, mari humilié, reconnait celui qui lui a dérobé sa femme, Pâris. Les deux hommes s'affrontent dans un duel. Mais au moment où Ménélas achève Pâris, Aphrodite enlève son protégé du champ de bataille. Malgré l'interdiction de Zeus, les dieux de l'Olympe prennent parti pour et l'autre camp. Grâce à Athéna, le jeune roi Diomède devient furieux, et peut voir les dieux. Il repère alors la déesse Aphrodite venue défendre son fils Enée, et la blesse à

la main. Puis affronte Arès, le dieu de la guerre, venu défendre l'honneur d'Aphrodite. Indifférent aux combats, Achille joue de la lyre sous sa tente.

5. LE GLAIVE ET LA BALANCE

Le chaos qui règne entre Grecs et Troyens s'étend désormais à l'Olympe. Zeus, favorable aux troyens, décide de foudroyer le prochain dieu qui s'impliquera dans la bataille. Sur le front, les Troyens ont repoussé les Grecs qui, pour protéger campement et bateaux, ont érigé un mur. Hector, le fils ainé du roi de Troie, est confiant. Sa sœur, Cassandre, beaucoup moins. Elle sait que Pâris sera la cause du malheur des Troyens ; elle force sa mère Hécube à le reconnaitre. Poséidon rentre dans la bataille. Les Grecs prennent conscience que sans Achille, le grand héros grec, il ne vaincront pas. Agamemnon l'invite à revenir au combat. Mais Achille qui lui est opposé, acceptera-t-il ?

6. LA RUSE D'HERA

Ulysse et Ajax tentent de convaincre Achille de revenir au combat, mais ce dernier refuse. Sur le champ de bataille, Agamemnon, Diomède, Ulysse sont blessés. La muraille érigée par les Grecs menace de s'effondrer. Rusée, Héra, épouse de Zeus, tente un stratagème : fâchée de ne pouvoir intervenir, elle séduit Zeus, grâce à la ceinture magique d'Aphrodite. Lorsqu'il s'endort, elle prévient Poséidon, lui aussi agacé par le pouvoir abusif de Zeus. Il excite le camp grec qui reprend le des- sus. Ajax attaque Hector, et le blesse mortellement…

7. PATROCLE ET LES MYRMIDONS

Sauvé par Apollon, Hector repart au combat : il mène les Troyens jusqu'aux nefs des Grecs dont la flotte va s'embraser. Patrocle, l'ami d'Achille, court le prier de revenir dans la

bataille. Achille refuse mais accepte que Patrocle portant son armure, conduise à sa place l'armée des Myrmidons pour sauver les Grecs. Croyant voir Achille, les Troyens battent en retraite. Après avoir tué Sarpédon, fils de Zeus, Patrocle, confiant, marche sur Troie. D'abord repoussé par Apol- lon, il est tué par Hector, le fils ainé du roi Priam. Lorsqu'il l'apprend, Achille s'effondre puis jure de venger son ami. Sa mère Thétis lui promet alors qu'elle lui remettra de nouvelles armes le lendemain, au lever du soleil.

8. LA VENGEANCE D'ACHILLE

Thétis a demandé à Héphaïstos, dieu des forgerons, qu'il fabrique de nouvelles armes pour son fils Achille. A l'aube, elle lui remet les armes qui tout en le rendant légendaire, l'enverront à la mort. Même Andromaque, veuve d'Hector, tremble à la vue d'Achille hors de lui, halluciné depuis la mort de son ami Patrocle. Sous le glaive d'Achille, les eaux du fleuve Scamandre deviennent rouge du sans des troyens trucidés. Choqué, le fleuve se rebelle contre Achille et l'entraîne dans ses flots impétueux. Héra demande à Hephaistos de sauver Achille.

9. VAINCRE ET MOURIR

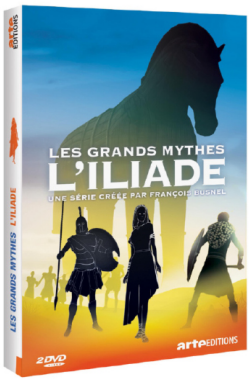
Epargné par les boules de feu lancées par le dieu Héphaïstos qui enflamme les berges du fleuve Scamandre, Achille rejoint le combat. Animé par l'esprit de vengeance, il choque dieux et mortels par sa colère inhumaine. Hector, meurtrier de son ami Patrocle, prend peur lorsqu'il voit Achille. Avec le soutien de la déesse Athéna, Achille tue Hector, attache son corps à son char, et le traine sous les murailles de Troie. A la nuit tombée, le vieux roi Priam supplie Achille de lui rendre le corps de son fils. Achille, ému, accepte. Alors Ulysse trouve

l’idée qui donnera la victoire aux Grecs.

10. LE CHEVAL DE TROIE

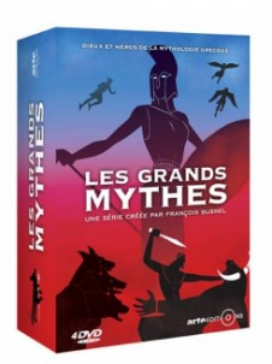
Les Troyens sont surpris : les Grecs ont précipitamment quitté le rivage, laissant sur le sable un colossal cheval de bois, aussi imposant que mystérieux. On jette une lance dans ses flancs. A l’intérieur, les guerriers grecs, dont Ulysse, qui a inventé cette ruse, ne bougent pas. Les Troyens comprennent que ce cheval est une offrande à Athéna, Priam le fait rentrer dans la cité. La nuit tombée, les Grecs sortent du cheval, ouvrent les portes de la cité au reste de leur armée : le massacre des Troyens commence. Ménélas retrouve Hélène. Pâris bmesse mortellement Achille au talon, lequel s’effondre. Zeus, impuissant (car il soutenait les Troyens), comprend que les hommes ne pourront plus croire en eux après le massacre. Alors que la cité brûle encore, Ulysse reprend la mer avec ses compagnons, sans triomphalisme. A près dix ans de guerre, qui se souviendra de la guerre de Troie ?

Infos pratiques :



Les GRANDS MYTHES / L’ILIADE

2 DVD – Durée totale 260 min / 2h40 – Durée des films 10 x 26 mn Versions française, allemande – Sous-titres : Français pour sourds et malentendants Couleur – Format image 16/9 – Son Dolby digital stéréo / PAL – Toutes zones – EN COMPLÉMENT : livret de 12 pages – 20€



Précédente parution DVD Arte éditions (déjà annoncée, présentée, critiquée sur classiquenews) :

Les Grands MYTHES, 20 épisodes – 4 DVD

Les 20 épisodes:

Zeus, la conquête du pouvoir
Les amours de Zeus
Prométhée le révolté de l'Olympe
Hadès, le roi malgré lui
Athéna, la sagesse armée
Apollon, l'ombre et la lumière
Aphrodite, sous la loi du désir
Dionysos, l'étranger dans la ville
Hermès, le messager indéchiffrable
Tartare, les damnés de la terre
Psyché, la belle et la bête
Persée, la mort dans les yeux
Orphée, l'amour impossible
Médée, l'amour assassin
Béllérophon, l'homme qui voulait être dieu
Thésée, ou les ravages de l'oubli
Dédale et Icare,
le rêve éclaté Héraclès, l'homme qui devint dieu
Oedipe, le déchiffreur d'énigmes
Antigone, celle qui a dit non (et donc la première féministe de l'Histoire)

LIRE notre critique du DVD les grands MYTHES – série événement éditée en 2016 / CLIC de classiquenews 2016 : https://www.classiquenews.com/dvd-compte-rendu-critique-coffret-les-grands-mythes-4-dvd-arte-editions/

COMPTE-RENDU critique, récital piano, Aix-en-Provence, le 28 juil 2019. Grigory Sokolov, piano. Beethoven, Brahms

COMPTE-RENDU critique, récital piano, Grand Théâtre de Provence, Aix-en-Provence, Festival International de la Roque d'Anthéron, le 28 juillet 2019. Grigory Sokolov, piano. Beethoven, Brahms. Un récital de piano au Grand Théâtre de Provence hors saison, faut-il que l'interprète soit un titan pour une telle exception! Grigory Sokolov n'aime pas jouer en plein air. Alors pas le choix! Il faut un lieu à la mesure de ce géant qui fut révélé à l'âge de 16 ans lorsqu'il remporta le concours Tchaïkovski. Ce soir du 28 juillet 2019, à Aix-en-Provence, le Grand Théâtre a donc ouvert ses portes au plus fascinant pianiste russe, et rempli ses rangs d'orchestre et de balcons. Retour sur ce rendez-vous incontournable du Festival International de la Roque d'Anthéron.

GRIGORY SOKOLOV AU CŒUR DE LA MUSIQUE



Pas d'épate avec **Grigory Sokolov** : ceux qui attendaient un grand huit pianistique, ceux qui venaient chercher les émotions fortes d'une montagne russe et de ses avalanches de notes se seront trompés. Grigory Sokolov n'emprunte pas forcément les pistes noires du clavier. Il construit ses

programmes pour la musique, et rien d'autre. Et pas plus qu'il n'aime le plein air, il n'apprécie pas le plein jour sur la scène. C'est dans une lumière tamisée qu'il commence son récital avec **la Sonate n°3 en ut majeur opus 2 n°3** de **Beethoven**. Composée entre 1794 et 95, dédiée comme les premières à son maître Haydn, elle affirme déjà un propos très contrasté. Dès la première exposition on est ébahi par la netteté de trait avec laquelle Sokolov joue cette sonate, sa façon d'opposer impétuosité, fougueuse énergie, et tendre discours, tout cela sans affèterie aucune, mais dans une dynamique stupéfiante. L'adagio est d'un dépouillement, d'une simplicité touchante: quelle délicatesse en si peu de notes! Sokolov nous entretient tout bas, à l'oreille: mots tendrement distillés un à un, prolongés de leur douce rémanence dans les silences qui les séparent, suspensions…nous voici alors dans cette prodigieuse sensation d'être dans un cocon sonore! Le scherzo a la grâce et la légèreté d'une danse et le finale est vibrant et aérien, animé d'un joyeux enthousiasme. Sokolov enchaîne la forme consacrée de la sonate avec quelques « babioles », comme le compositeur les qualifiait lui-même: **les onze Bagatelles de l'opus 119**. Il fait de ces miniatures, de réputation faciles, un ensemble de tableaux vivants, aux charmes incomparables. Chacune a sa vie propre, son caractère; le pianiste passe ainsi de l'une à l'autre, avec la plus grande aisance, cueillant avec esprit et élégance la foison d'idées semées par Beethoven. C'est un pur régal!

En seconde partie Sokolov a choisi de donner **les deux derniers opus de Brahms**, d'abord les **six Klavierstücke opus 118**. Tout l'univers intérieur brahmsien passe dans ces pages, dont il semble profondément imprégné. Depuis le mouvement passionné du premier intermezzo, soutenu par la vague puissante de la basse, les états d'âme changent et se succèdent pratiquement sans interruption. Le deuxième est l'endroit des confidences intimes et tendres, dites avec ferveur même à mi-voix, dans un rubato subtil et expressif: comme il prend le temps des phrases, des respirations! Comme il sait convaincre et

émouvoir! Le ton brave de la Ballade et celui déchiré qui conclut le quatrième intermezzo laissent place à la réconciliation, l'apaisement de la Romance, ses arpégés et ses trilles paradisiaques, qui s'assombrissent à la fin dans un climat doucement résigné. Les nuages noirs s'amoncellent sur le dernier intermezzo, lourd d'inquiétude et de révolte, au caractère profondément dépressif. **L'opus 119** n'en est pas moins poignant. Écouter le silence, ne rien faire d'autre que rentrer dans la contemplation du silence, dans le silence lui-même, Sokolov semble nous y inviter avec les notes lentement égrainées de l'adagio (premier intermezzo). Et si le chant déborde un moment comme la bonté d'un cœur trop grand, exprimant peut-être l'inassouvi, il se retranche vite dans les insondables pensées suggérées par ces quelques notes éparses. Ces « berceuses de ma douleur », comme le compositeur les qualifiait, Sokolov en livre la nostalgie parfois douce-amère, parfois tendre et retenue, dans un sentiment d'inachevé, en particulier dans le second intermezzo. Le troisième « grazioso e giocoso », n'est pas si pétillant: le pianiste donne de l'amplitude au chant, de la longueur de son et du lié aux phrases, restant dans la cohérence de l'opus, qu'il couronne avec la Rhapsodie finale, par opposition jouée comme une marche triomphale.

Comme à son habitude, il prolongera la soirée de six bis, représentatifs de tout son art musical: un impromptu de **Schubert** (op.142 n°2 D.935), une mazurka de **Chopin**, Les Sauvages de **Rameau** dans la perfection de ses ornements baroques, l'intermezzo n°2 de l'opus 117 de **Brahms**, un prélude de **Rachmaninov** et un allegro de **Schubert**. Comme d'habitude, il nous aura submergés d'émotion, avec la musique et rien d'autre! – crédit photo: © Vico Chamla

_____

_____

COMPTE-RENDU critique, récital piano, Grand Théâtre de Provence, Aix-en-Provence, Festival International de la Roque d'Anthéron, le 28 juillet 2019. Grigory Sokolov, piano. Beethoven, Brahms.

LIVRE événement, critique. Béatrice Didier : Enserrer la musique dans le filet des mots (Hermann)



LIVRE événement, critique. Béatrice Didier : Enserrer la musique dans le filet des mots (Hermann). L'auteure qui pose avec polémique la question centrale à l'opéra, entre texte et musique est coutumière des sujets qui cultivent le dialogue des arts. Elle est en particulier très inspirée par les rapports de la musique et de la littérature au XVIIIe et au XIXe siècles. La musique est-elle cette sirène, difficile à saisir, à sentir, à éprouver par le truchement des mots ou d'une nacelle textuelle et poétique ? Concrètement : comment le flux musical fonctionne-t-il avec la trame d'un texte ? « Saisir l'insaisissable : enserrer la sirène » : telle est la question centrale de cet

essai de Béatrice Didier. Si Ulysse sait se protéger du chant des sirènes musicales, le mythe de Boutès également légué par l'Antiquité, a moins de retentissement, mais il est certainement révélateur et plus riche de questions : plus dramatique donc inquiétant. Boutès lui, suit la sirène, plonge et se laisse envoûté par elle, au risque d'en mourir, ou de s'y perdre. Désir d'entendre, « de se précipiter »… (comme Tosca). Boutès est celui qui se meut, il danse : contrairement à Ulysse qui s'attache immobile au mat du navire. Musique, chorégraphie expriment en définitive le pouvoir irrésistible de la musique. Mais alors pouvoir dire la musique, ne serait-ce pas l'attacher, l'enserrer au sens de piloter, contraindre, assujettir, réduire, appauvrir ?

Écrire la musique… A la suite de Boutès, expliquer le pouvoir de la musique

Ainsi débute le texte d'un essai captivant qui interroge à travers 3 parties (« Définir et délimiter » ; « S'associer » ; « Capter la sirène dans le texte »), les noces heureuses, tendues entre texte / livret et musique. Comment dire la musique ? Et quand il a été possible de l'exprimer, le mot l'a-t-il traduit fidèlement sans la dénaturer ? Du dictionnaire encyclopédique destiné à expliquer le langage musical (Brossard, Rousseau, Berlioz), aux écrits sur la

musique (la figure de la musique et surtout du musicien depuis Le Neveu de Rameau de Diderot ; premières critiques… Berlioz encore), au genres musicaux qui supposent la fusion parole / musique (« la chanson, l'hymne, l'opéra-comique, la tragédie en musique, l'opéra moderne… »), le texte interroge la pertinence des mots quand ils sont mis en musique, comme la capacité des mots à exprimer le mystère de la musique…



D'ailleurs, la parole est-elle nécessaire quand il faut préserver le sens ? L'exemple du ballet et de la pantomime nous indiquent des options sérieuses qui se passent de paroles et de chant. Mais au final, l'auteure (en suivant l'exemple de Boutès qui suit la sirène) pose la question féconde en créativité et imaginaires, est-il possible d'exprimer la musique ? Et quand les écrivains (compositeurs ou non : de Berlioz et Hugo à Zola – même Balzac est cité…) quand ils nous parlent de musique (et des musiciens), de quoi parlent-ils exactement ? A défaut de mesurer la qualité du verbe à exprimer le musique, les tentatives littéraires ont été de fabuleuses ressources littéraires autant que musicales. Passionnante électrisation des disciplines artistiques entre elles.

LIVRE événement, annonce. Béatrice Didier : Enserrer la musique dans le filet des mots – Éditions Hermann : 15 x 21 cm, 362 pages – Parution : décembre 2018 – ISBN 9782705695309 : http://www.editions-hermann.fr/5403-enserrer-la-musique-dans-le-filet-des-mots.html

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur (Hermann) :

Musique et littérature sont-elles des soeurs ennemies, ou sont-elles susceptibles de s'entendre ? Rousseau rêve d'un langage originel qui aurait été à la fois musique et parole, mais cette union de deux arts qui sont proches parents et dont pourtant les langages diffèrent profondément a toujours été périlleuse. Certains écrivains tentent de capter l'essence même de la musique à travers leurs romans, leurs poésies, tandis que d'autres s'essaient à la critique musicale, ou encore tentent de mêler musiques et mots dans les genres mixtes que sont l'opéra et la chanson. Quant aux lexicographes, ils proposent des définitions de la musique – nécessairement imparfaites – dans des dictionnaires. Ces tentatives sans cesse renouvelées de capter la musique au travers des mots, jamais totalement satisfaisantes, sont-elles de ce fait perpétuellement vouées à l'échec ? Béatrice Didier montre ici qu'elles sont au contraire une source constante d'inspiration, grâce auxquelles musique et littérature gagnent de nouvelles formes d'expression.

COMPTE-RENDU, critique concert piano. La Roque, le 13 août 2019. Benjamin Grosvenor, piano. Schumann, Chopin, Liszt…

COMPTE-RENDU, concert piano. La Roque d'Anthéron, Parc du château de Florans, le 13 août 2019. Benjamin Grosvenor, piano. Schumann, Chopin, Liszt… **Par notre envoyé spécial YVES BERGÉ…** Depuis sa finale remportée au Concours de la BBC, à l'âge de onze ans, le jeune pianiste britannique, vingt-sept ans, originaire de Southend-on-Sea, dans le Comté de l'Essex, parcourt le monde et fascine par sa technique et sa sensibilité. Lauréat de plusieurs prix, il enregistre son premier disque chez Decca à onze ans ! Ce disque, consacré à Chopin, Liszt, Ravel, est unanimement salué par la critique internationale. (Grammophon Awards et Diapason d'or!). C'est un programme en crescendo qu'il nous offrait ce mardi 13 août 2019 au Festival International de piano de La Roque d'Anthéron. Des pièces essentiellement romantiques de Robert Schumann (1810-1856), Frédéric Chopin (1810-1839), Franz Liszt (1811-1886) et plus modernes de Leoš Janáček (1854-1928) et Sergueï Prokofiev (1891-1953).

Oeuvre de jeunesse de Robert Schumann, Blumenstück, littéralement morceau de fleurs ou par prolongement bouquet de fleurs, (Blumenstrauss) est écrit autour d'un seul thème, inlassablement varié ; beaucoup de grâce, de clarté dans le jeu du pianiste britannique qui n'en rajoute pas pour faire plus « romantique ».. Schumann pose une partition, à

l'apparence facile, mais où les deux mains, dans une polyphonie de questions-réponses, se partagent les difficultés et les motifs mélodiques, la main gauche n'étant pas, comme trop souvent, l'accompagnement, le faire-valoir de la main droite, plus libre, plus mélodique. Ici, au contraire, les deux déroulent le thème, se chevauchent, s'entrelacent, métaphore du bouquet qui se crée devant nous, cadeau de Robert à Clara dont il était fou amoureux, elle, l'immense pianiste, de neuf ans sa cadette, lui, cherchant sans cesse sa voie, entre ses études de Droit à Leipzig, sa carrière de pianiste-compositeur, sans compter ses conflits incessants avec le terrible beau-père Friedrich Wieck, l'un des plus célèbres professeurs de piano de l'époque. Mais la musique, plus que la jurisprudence, sera son refuge. Schumann le prouve encore avec cette deuxième œuvre au programme : ***le cycle des Kreisleriana, opus 16,*** *évoque le maître de chapelle Johannes Kreisler, personnage créé par Ernst Theodor Amadeus Hoffmann (1776-1822), familièrement orthographié E.T.A Hoffmann, écrivain romantique, écrivain, musicien, dessinateur ; Hoffmann inspirera de nombreux artistes dont le plus célèbre Jacques Offenbach qui lui consacrera son seul opéra non bouffe: Les Contes d'Hoffmann en 1881.*

Schumann compose certainement, ici, ses plus belles pages pour le piano, s'identifiant tour à tour au mélancolique Eusébius ou au passionné Florestan, entre rêverie et impulsivité qui seront ses traits de caractères majeurs. Tout l'idéal romantique est là. Chaque pièce est ainsi divisée en deux parties distinctes. Kreisler est décrit par Hoffmann comme un maître de chapelle étrange, emporté, spirituel, sensible, créativité débordante, sensibilité excessive, alter ego d'Hoffmann et de… Schumann ce qui permet à ce dernier de composer ce florilège de sentiments divers! La magnifique lettre de Robert à Clara (Clara Wieck qui deviendra Clara Schumann !) du 3 mai 1838 témoigne de cet emportement passionné: Des mondes tout à fait nouveaux s'ouvrent devant moi. J'ai composé en quatre jours les Kreisleriana. Toi et ta pensée les dominent complètement ; je veux te les dédier. J'ai

remarqué que mon imagination n'est jamais si vive que lorsqu'elle est anxieusement tournée vers toi…C'est ainsi, ces jours derniers encore, et en attendant une lettre de toi, j'ai composé de quoi remplir des volumes. Musique extraordinaire, tantôt folle, tantôt grave et rêveuse. Tu ouvriras de grands yeux quand tu la déchiffreras. Vois-tu, j'ai l'impression que je vais finir par éclater de musique, tant les idées se pressent et bouillonnent en moi quand je songe à notre amour ».

Dans ces huit pièces pour piano aux tempi et aux atmosphères contrastés (« Extrêmement agité, très intime, un peu plus lent, encore plus vif, plus animé, rapide et comme en jouant… »), on retrouve tous les états-d'âme du compositeur.

Benjamin Grosvenor : Romantisme so british !



Grosvenor arrive à les sublimer par un jeu précis, sans emphase, brillant ou enfantin, survolté ou simple. On passe de motifs très rapides à des motifs de quelques notes, clins d'œil aux comptines de notre enfance, harmonies très classiques ou frottements judicieux parfois dissonances. On passe d'une écriture très mélodique à une polyphonie soudainement austère, proche d'un Choral de Bach ! Mélodies calmes puis chevauchées d'arpèges ininterrompus, entre quête et désespoir. Si les pianos Steinway sont rois à la Roque, brillants et majestueux, Grosvenor a choisi de jouer sur un piano Bechstein, de facture allemande, plus rond et sensuel. Robert écrit à Clara : « Dans certaines parties, il y a un amour vraiment sauvage, et ta vie et la mienne et beaucoup de tes regards ! » Entre passion et angoisse, très belle interprétation sensible et puissante.

On change complètement d'univers avec la **Sonate pour piano 1er octobre 1905 de Leoš Janáček,** évoquant la mort tragique d'un

ouvrier de Brno, assassiné par baïonnette en défendant l'Université de sa ville, le 1er octobre 1905! Si le compositeur est passé à la postérité grâce, essentiellement, à son opéra Jenůfa en trois actes composé en 1904, cette sonate est très emblématique de son style, ses deux mouvements s'inscrivant dans l'univers expressionniste du compositeur tchèque :

1 Le Pressentiment : Allegro tragique, noté con moto, agitation du pressentiment que recrée merveilleusement Benjamin Grosvenor.

2 La Mort : Adagio ; appel torturé, nombreux silences introspectifs, puis motifs minimalistes que le pianiste dessine comme un orfèvre ; il attaque puis laisse résonner, pulsation régulière aux sonorités étrangement médiévales.

Le cycle **Visions fugitives, opus 22 de Sergueï Prokofiev** permet à Grosvenor d'explorer les affres du XX ème siècle. Il s'inspire, pour cette œuvre, de poèmes de son ami Constantin Dmitrievitch Balmont (1867-1942), poète symboliste franco-russe qu'il rencontre plusieurs fois en France et en Russie. Vingt pièces pour piano, composées entre 1915-1917, aux titres très évocateurs, l'indication de vitesse habituelle (lent, rapide…adagio, allegro…) étant systématiquement agrémenté d'une indication plus expressive Lentamente-Introduction/Andante-Pièce en forme d'arabesque/Allegretto-Danse/Animato-Pièce pleine d'énergie aérée…

Le début est un balancement dissonant, suivi immédiatement par un thème très ludique, joyeux, puis une atmosphère impressionniste surprenante, ensuite un morceau vif qui rappelle Satie ! Un enchaînement en arpèges main gauche quand la main droite se balade dans tous les registres ; sur cet ostinato main gauche et cette main droite si libre, Grosvenor est prodigieux, un toucher exquis, agile.

Le pianiste termine son récital en apothéose. Il joue la **Réminiscence de Norma de Franz Liszt**, arrangement titanesque de l'opéra de Vincenzo Bellini (1801-1835) La Norma. On sait que le compositeur hongrois, pianiste éblouissant, était un

spécialiste des arrangements, paraphrases, réminiscences d’opéras : Wagner, Verdi et tant d’autres, l’ont inspiré. C’est très impressionnant techniquement et le pianiste britannique maîtrise toutes les difficultés, il se transcende et tout l’opéra est devant nous : airs, chœurs, passages symphoniques… ; l’intrigue semble défiler devant les spectateurs ébahis ! Moment fort du concert . Deux mains et c’est tout l’orchestre qu’on entend ! Prodigieux ! **Par notre envoyé spécial YVES BERGÉ**



_

_____

Festival International de piano de La Roque d’Anthéron
Parc du Château de Florans, mardi 13 août 2019.
Crédit photo : © Christophe Grémiot

• Récital de piano : Benjamin Grosvenor
• Blumenstück opus 19 de Robert Schumann
• Kreisleriana, opus 16 de Robert Schumann
• Barcarolle en fa # majeur opus 60 de Frédéric Chopin
• Sonate pour piano 1er octobre 1905 de Leoš Janáček
• Visions fugitives, opus 22 de Sergueï Prokofiev
• Réminiscence de Norma de Franz Liszt, d’après l’opéra de Vincenzo Bellini